Document généré le 24 avr. 2024 23:43

XYZ. La revue de la nouvelle

Annexe au rapport de laboratoire

Philippe Mottet

Numéro 124, hiver 2015

Séductions : entre flirt, désir, charme, fantasme, chavirement et mystère

URI : https://id.erudit.org/iderudit/79373ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mottet, P. (2015). Annexe au rapport de laboratoire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (124), 32–35.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Annexe au rapport de laboratoire

Philippe Mottet

True feminism could have been killed by political correctness.

Barbra S. Miller

En marge de notre expérience, je veux formuler ici quelques réflexions qui me sont venues au fil des dernières semaines. L'engouement suscité par notre vidéo rapidement devenue virale et tout le débat de société qui s'en est suivi m'interdisent de le faire sur la place publique. On me qualifierait de traîtresse, d'agitatrice, d'inconsciente, de je ne sais trop quoi encore.

Dans la fameuse vidéo, on me voit déambuler seule et en plein jour dans les rues du centre-ville (notre laboratoire). Après avoir marché plus de quatre heures sans pause, mon caméraman et moi avons fait le compte : cinquante-sept (57) hommes m'ont suivie ou adressé la parole, l'un et l'autre la plupart du temps. On a suffisamment commenté les propos des hommes enregistrés à leur insu (certains entendus en boucle sur plusieurs sites d'information) pour qu'il soit inutile d'y revenir. Malgré le tollé soulevé (« cette vidéo montre ce qu'on savait déjà : aujourd'hui encore une femme n'est pas libre de marcher seule au centre-ville », « trop de bons maris deviennent des cochons quand on leur en donne seulement l'occasion »), je dois dire, honnêtement, que je m'attendais à bien pire. En somme, je n'ai eu que trois ou quatre insultes vraiment salées, que six invitations directes à baiser. Étonnamment, plusieurs m'ont complimentée, de façon crue certes, mais complimentée quand même. Sur le coup, bien sûr, comme j'étais filmée, je me suis abstenue de toute réaction, et si vous regardez attentivement le document, vous verrez que mon visage (barré de lunettes de soleil au demeurant) ne laisse transparaître aucune émotion. Je ne voulais pas intervenir dans le processus : les hommes devaient être

saisis dans leur attitude naturelle (du moins pour ceux qui entraient en rapport avec moi). Je me suis obligée à ne pas leur répondre ni même à leur accorder un regard, ce qui a donné des séquences frisant l'absurde, comme lorsque cet homme (un Arabe, ai-je le droit de l'écrire ?) m'a emboîté le pas pendant sept minutes avant de renoncer, devant mon apparente froideur et mon inexplicable mutisme.

Pourtant, en passant et repassant le film, j'ai fini par accéder à une certaine zone de moi-même que j'avais mise sous clé pendant l'observation clinique. Neuf ou dix hommes (entre 16 et 17 %) m'ont tenu des propos vraiment aimables, bien tournés, qu'ils m'ont offerts avec une réelle délicatesse dans la voix. Pour être sincère, ce sont ces doux propos chuchotés qui m'ont bouleversée. Comprenez-moi : je m'attendais à me faire traiter de salope, mais pas à être comparée à un champ de coquelicots en juin. Je ne suis pas habituée à recevoir pareilles paroles, mon visage comme mon corps ne retenant aucunement l'attention. Et pourtant je me promène en ville régulièrement. Dois-je comprendre que quelque chose en moi, ce jour-là, a suscité une réaction aussi forte ?

D'emblée, je dois admettre les réserves que j'avais, et dès la formulation du projet de laboratoire, sur la valeur de pareille expérimentation. J'avais l'intuition que quelque chose fausserait les données, avant même de commencer, sans parvenir à mettre le doigt dessus. Une fois sur place, au coin de la rue, avec la GoPro dissimulée dans la casquette du caméraman chargé de me suivre à distance, j'en ai pris conscience : je m'étais malgré moi habillée de façon spéciale. Non pas attifée de vêtements achetés pour l'occasion, ni spécialement dévêtue. Seulement, il avait fallu que j'aille choisir, parmi ma garde-robe, des vêtements qui, portés ensemble, feraient un effet particulier — aguichant pour tout dire. Un petit blouson de cuirette assez étroit enserrait ma poitrine, tandis qu'au-dessous dansait une jupe fleurie, pas courte, au genou, mais d'un tissu synthétique très léger. Surtout, j'avais des bottes de cow-boy. Réécoutez les hommes sur la vidéo : les paroles les plus indécentes y font allusion. À la réflexion,

et surtout après les avoir réentendues, je m'aperçois que c'était un mélange de vêtements apte à « provoquer ». Vous comprendrez que je n'utiliserais jamais ce verbe directement dans mon rapport, l'argument selon lequel les femmes provoquent les hommes (sinon appellent le viol) étant trop facile à servir — et à condamner. Néanmoins, les bottes, les bottes seules suffisent à exciter certains hommes, je le sais maintenant. Comme si le fait de porter une chaussure virile par définition réveillait chez eux un instinct bestial, ou de rivalité je ne sais trop, qui leur donnait envie de… d'une bonne botte précisément.

Mais il n'est pas exclu que mes propres prédispositions, je veux dire mon état d'esprit ait joué un certain rôle dans l'expérimentation. Il va de soi que, jouant à la belle promeneuse, je ne paraissais pas avoir de but précis, et que j'attendais qu'on me regarde, que je souhaitais même qu'on m'aborde, ce qui a peut-être entraîné les apostrophes insistantes. J'avoue même avoir aperçu, en examinant à nouveau la vidéo, quelques tout petits déhanchements, presque imperceptibles, et sans doute invisibles pour tout autre que moi, que je n'aurais jamais commis en temps ordinaire. De là à dire que cette expérience m'a donné l'occasion de jouer à la pute, et que c'est la raison pour laquelle je l'ai choisie parmi toutes celles qui ont été proposées par la professeure, il n'y a qu'un pas. Que je ne franchirai pas.

Cela n'a pu échapper à mon *chum*, le caméraman en question. En vérité, je ne l'ai jamais vu aussi furieux qu'au terme de cette longue marche. Il voulait « leur péter la gueule, à tous ces machos ». Je l'ai trouvé beau, plein de *fuego* tout à coup, lui toujours si tendre. Mais ce qui l'avait mis dans pareil état, au juste, les propos qu'on m'avait adressés ou mon attitude, je ne pourrais l'affirmer avec certitude. Et je ne le saurai jamais. Bref, en devenant un ardent féministe, mon *chum* a trouvé une part de virilité qui… lui faisait peut-être défaut. Ça m'a fait penser à *Straw Dogs*, le film où on voit Dustin Hoffman passer de petit prof de maths à justicier sanglant.

Chose certaine, cette attitude de passivité que j'ai dû adopter m'a paru très inconfortable. D'ailleurs, c'est moins la posture de proie que celle de cobaye qui m'a semblé dégradante. Et c'est pour éviter de devenir un animal de foire que je décline les nombreuses invitations (qu'on m'envoie ces jours-ci) à prendre part à des séminaires et à des tables rondes sur « la condition féminine dans nos sociétés modernes », ici et à l'étranger. Dans certains cas, on me demande même de prononcer la conférence d'ouverture ! Pourtant, à vingt-trois ans, je n'ai pas de doctorat et j'ignore même si j'obtiendrai mon diplôme de maîtrise. Je sais : plusieurs femmes (et même certains hommes roses comme l'est mon ex) me considèrent comme une sorte d'héroïne, une jeune femme courageuse. Mais pour parler franchement, je crois que ce que j'aurais à dire, ce n'est pas ce que veulent entendre celles qui m'ont invitée. C'est pourquoi j'écris ces quelques remarques en marge du rapport, sans savoir si j'espère qu'on les lise.

En lieu et place, j'entends répondre à l'invitation de la rue et reprendre ma place dans le trafic anonyme. Je vais retourner au centre-ville, afin d'y marcher librement. Sans caméraman, j'aurai en effet toute liberté de répondre à mes divers « assaillants ». Et je ne porterai ni bottes ni GoPro.

Suzanne P.